

Danielle Steel

LA MÉDAILLE

Roman

VesalBookshop.com

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Hélène Colombeau*



**VesalBookshop.com**

*À mes enfants chéris, si courageux :  
Beatrix, Trevor, Todd, Nick, Sam,  
Victoria, Vanessa, Maxx et Zara,*

*Nous avons chacun nos combats à  
mener,  
nos propres façons de survivre,  
nos pertes à endurer et à accepter.  
Il nous arrive à tous d'être accusés à  
tort,  
et de devoir renaître de nos cendres.*

*Soyez aussi courageux que possible,  
battez-vous avec gentillesse, compassion  
et indulgence.*

*Aimez de toutes vos forces,  
soutenez-vous les uns les autres,  
et rappelez-vous, toujours,  
combien je vous aime,  
et comme je suis fière de vous.*

*Avec tout mon amour,*

*Maman/D.S.*

**VesalBookshop.com**



# A TOUS LES FRANÇAIS

*La France a perdu une bataille!*

*Mais la France n'a pas perdu la guerre!*

Des gouvernants de rencontre ont pu capituler, cédant à la panique, oubliant l'honneur, livrant le pays à la servitude. Cependant, rien n'est perdu!

Rien n'est perdu, parce que cette guerre est une guerre mondiale. Dans l'univers libre, des forces immenses n'ont pas encore donné. Un jour, ces forces écraseront l'ennemi. Il faut que la France, ce jour-là, soit présente à la victoire. Alors, elle retrouvera sa liberté et sa grandeur. Tel est mon but, mon seul but!

Voilà pourquoi je convie tous les Français, où qu'ils se trouvent, à s'unir à moi dans l'action, dans le sacrifice et dans l'espérance.

Notre patrie est en péril de mort.

Luttons tous pour la sauver!

## VIVE LA FRANCE !

18 JUIN 1940

**GÉNÉRAL DE GAULLE**

**VesalBookshop.com**

# VesalBookshop.com

« Le courage, c'est la force de surmonter le danger,  
le malheur, la peur, l'injustice, tout en continuant  
d'affirmer que la vie, malgré tous les chagrins,  
est belle et bonne. »

DOROTHY THOMPSON

**VesalBookshop.com**

# 1

Dans son appartement de la rue du Cherche-Midi, à Paris, Delphine Lambert lisait *Le Figaro* avec la plus grande attention. Ses longs cheveux bruns masquaient en partie son visage sérieux. Historienne et journaliste politique, elle écrivait régulièrement des articles pour la presse et avait déjà, à vingt-neuf ans, publié deux ouvrages salués par la critique.

Georges Poitier, son compagnon, l'observait en souriant.

— Qu'est-ce que tu cherches ? s'enquit-il, alors même qu'il connaissait la réponse.

On était le 1<sup>er</sup> janvier. Or, chaque année, à l'occasion du nouvel an et du 14 Juillet, une liste paraissait dans le journal. Et, chaque année, Delphine la consultait scrupuleusement.

— Tu sais bien... ma grand-mère, répondit-elle sans relever les yeux, par crainte de perdre le fil.

Il n'y avait pas moins de cinq cents noms sur cette page. Découvrirait-elle enfin parmi eux celui qu'elle rêvait d'y voir depuis ses dix-sept ans, et qui n'y avait jamais figuré malgré tous ses efforts ?

— Combien de temps vont-ils attendre encore ? maugréa-t-elle.

Sa grand-mère, Gaëlle de Barbet Pasquier, avait quatre-vingt-quinze ans. Et la liste qui intéressait tant Delphine recensait les futurs récipiendaires de la Légion d'honneur.

Gaëlle n'avait jamais demandé à être décorée ; cela lui semblait parfaitement inutile. C'était sa petite-fille qui en avait fait une cause sacrée, « une question de justice », comme elle

aimait à le répéter. Dans la famille, tout le monde savait avec quelle énergie elle s'était battue pour que sa grand-mère soit enfin innocentée et ses mérites reconnus. Gaëlle, de son côté, était en paix avec son passé. Les événements pour lesquels elle aurait pu être récompensée avaient eu lieu pendant la guerre... Autant dire il y a une éternité ! Elle n'y pensait presque jamais, sauf lorsque Delphine abordait le sujet – ce qu'elle ne faisait que rarement aujourd'hui. La jeune femme connaissait l'histoire par cœur. Le courage de sa grand-mère avait été pour elle une source inépuisable d'inspiration et de motivation. Gaëlle incarnait à ses yeux le parfait exemple de ce qu'un être humain devrait être. Et, quelle que soit la décision du gouvernement, de réparer ou non les injustices du passé en distinguant la vieille dame, celle-ci resterait pour Delphine une véritable héroïne, comme elle l'avait été pour de nombreuses personnes durant l'Occupation, soixante-dix-neuf ans plus tôt.

Alors qu'elle continuait d'éplucher la liste, Delphine se figea, les yeux écarquillés. Elle relut le nom pour s'assurer qu'elle ne s'était pas trompée, puis elle regarda Georges avec stupéfaction.

— Elle y est ! Elle est dans la liste ! C'est incroyable...

Son vœu se réalisait. Toutes ces années de recherches, toutes ces lettres envoyées, tout ce temps passé à harceler les membres de la grande chancellerie – cela avait porté ses fruits : sa grand-mère allait recevoir la médaille de chevalier de la Légion d'honneur.

Delphine avait les larmes aux yeux et les mains qui tremblaient lorsqu'elle tendit le journal à Georges. Gaëlle de Barbet Pasquier... le nom était bien là, écrit noir sur blanc. Georges se pencha au-dessus de la table du petit déjeuner pour embrasser sa compagne. Il était fier d'elle.

— Bravo, chérie. Tu as réussi.

Gaëlle était sans conteste une femme formidable. Le monde entier allait bientôt le savoir – à commencer par ses compatriotes.

Impatiente de lui annoncer la nouvelle, Delphine se leva pour lui téléphoner. À tous les coups, sa grand-mère n'avait pas pris la peine de lire le journal ce matin... Gaëlle n'avait jamais été très optimiste à ce sujet, considérant les tentatives de sa petite-fille aussi futiles qu'illusoires. Celle-ci venait de prouver le contraire. Sa persévérance avait payé.

Elle tenta d'abord de la joindre sur le portable qu'elle lui avait offert. Comme souvent, l'appel bascula directement sur la boîte vocale.

— Elle ne l'allume jamais, cet appareil ! bougonna-t-elle.

La vieille dame prétendait qu'il était trop compliqué à utiliser et qu'elle n'en avait pas besoin. Elle préférait se servir de son téléphone fixe. Delphine l'appela donc sur ce dernier et laissa sonner longtemps, au cas où sa grand-mère serait occupée ou dans son bain. Mais elle n'eut pas plus de succès sur cette ligne, et le répondeur était débranché. Frustrée, elle rejoignit Georges à la table de la cuisine.

— Elle est peut-être à l'église, suggéra-t-il.

— Ou en train de promener sa chienne... Je réessaierai dans un moment.

Une demi-heure plus tard, cependant, Gaëlle restait injoignable. N'y tenant plus, Delphine appela sa mère, laquelle éclata en sanglots en apprenant la nouvelle. Que Gaëlle obtienne cette récompense avait été leur désir le plus cher à toutes les deux, même si l'intéressée était trop modeste pour penser la mériter. C'était si contrariant de ne pas réussir à la contacter ! Mais Gaëlle était encore en pleine forme, et elle ne manquait pas d'idées pour occuper ses journées et ses soirées. Elle adorait voir ses amis, visiter des musées, aller au théâtre,

ou faire de longues promenades avec sa chienne dans son quartier ou sur les quais de Seine.

Delphine raccrocha, puis retourna vérifier dans le journal que le nom de sa grand-mère figurait bien sur la liste, qu'elle n'avait pas été victime d'une illusion. Cette nomination était la concrétisation d'un immense rêve.

Ce jour-là, comme à son habitude, Gaëlle Pasquier s'était levée tôt. Elle avait fait ses étirements, avant de savourer ses tartines grillées accompagnées d'un bol de café au lait – son petit rituel du matin. Elle avait ensuite pris un bain et brossé ses cheveux d'un blanc de neige, coupés en un carré chic qui encadrait son visage aristocratique. Puis elle s'était habillée pour aller voir son amie Louise. Celle-ci habitait comme elle dans le septième arrondissement ; cela faisait malgré tout une petite trotte, de la place du Palais-Bourbon à la rue de Varenne...

Situé dans un quartier prisé, l'immeuble de Gaëlle n'avait cependant rien de tape-à-l'œil. L'appartement était petit mais élégant, décoré de tableaux magnifiques et de beaux meubles anciens. Il s'en dégagait une atmosphère chaleureuse et accueillante.

Gaëlle appela sa chienne, Joséphine, un teckel marron à poils longs qui lui avait été offert par ses petits-enfants. Elles étaient devenues inséparables, toutes les deux. Dès qu'elle vit sa laisse, Joséphine bondit de joie, et Gaëlle lui passa le collier autour du cou en lui parlant de la belle promenade qu'elles allaient faire.

Malgré son grand âge, la vieille dame vivait seule et s'en sortait très bien. En semaine, une aide à domicile venait dans la journée, mais elle se préparait elle-même ses repas du soir et allait au restaurant avec ses amis le plus souvent possible. Sept

ans auparavant, à quatre-vingt-huit ans, elle s'était résolue à prendre sa retraite. Gaëlle avait été conservatrice d'un petit musée réputé, qu'elle avait aidé à fonder et auquel elle avait consacré presque cinquante ans de sa vie.

Aujourd'hui, elle continuait de visiter toutes les expositions importantes qui se tenaient à Paris. Elle s'y rendait la plupart du temps avec Louise, de dix ans sa cadette et elle aussi en excellente forme physique. Les deux femmes s'étaient connues cinquante-sept ans plus tôt, quand Gaëlle était revenue habiter en France après avoir passé seize ans aux États-Unis. Louise avait été un des mécènes du musée. Elles se vouaient depuis une amitié sans faille.

Si Gaëlle avait la chance d'avoir une partie de sa famille auprès d'elle, Louise ne voyait la sienne qu'une fois par an – et c'était elle qui se déplaçait. Sa fille s'était installée en Inde et son fils au Brésil... Malgré tout, elle n'avait rien perdu de son caractère enjoué. Veuve d'un diplomate, Louise avait vécu à l'étranger dans sa jeunesse.

L'aînée de Gaëlle, génie de la finance comme son défunt père, travaillait dans une banque d'investissement à New York. Son autre fille, Daphné – la mère de Delphine – était obstétricienne à Paris, où elle avait épousé un cardiologue. Bien qu'ils fussent très pris par leur travail, ils l'invitaient régulièrement chez eux. Néanmoins, Gaëlle ne voulait pas s'imposer et faisait en sorte d'avoir ses propres activités, ses propres amis. La plupart de ces derniers étaient plus jeunes qu'elle : à son âge, peu de personnes se montraient aussi actives et aussi impliquées dans le monde.

Delphine, sa petite-fille, était journaliste. Un de ses frères suivait des études de médecine, comme ses parents, tandis que l'autre était inscrit à HEC, la meilleure école de commerce du pays. Gaëlle était fière d'eux.

Elle passait de bons moments avec Louise. Ensemble, elles organisaient des sorties, et il leur arrivait même de partir en week-end pour voir une exposition à Rome ou un opéra à Vienne, assister à quelque événement culturel à Londres ou à Madrid, ou se promener sur les planches de Deauville. Ainsi Gaëlle menait-elle une existence trépidante, parfois bien plus que certains de ses amis plus jeunes.

C'est d'un pas assuré qu'elle se dirigea vers la maison de Louise rue de Varenne, avec Joséphine trotinant à ses côtés. Gaëlle aimait les 1<sup>ers</sup> janvier. Entamer une nouvelle année lui faisait miroiter de multiples perspectives. Depuis longtemps, elle avait adopté une attitude positive face à la vie : elle préférait se tourner vers l'avenir plutôt que s'appesantir sur le passé.

Physiquement, Gaëlle était restée mince. Elle avait également conservé son sens de la mode, même si elle portait des tenues classiques qui seyaient à son âge. Il y avait quelque chose de résolument français dans sa façon de s'apprêter ; elle avait beau avoir vécu presque deux décennies aux États-Unis, Gaëlle était une Parisienne dans l'âme.

Après avoir dépassé le musée Rodin et l'hôtel Matignon, elle s'arrêta devant de lourdes portes peintes d'un vert sombre et brillant. Louise vivait dans une majestueuse demeure du dix-huitième siècle comme on en trouve à Paris, avec cour intérieure, remises transformées en garages et jardin soigneusement entretenu. Lorsqu'elle actionna le heurtoir de cuivre, le gardien lui ouvrit et la salua poliment. Elle monta les marches du perron pour sonner à la porte, où une domestique vint l'accueillir. Gaëlle pendit son manteau dans le hall d'entrée, puis elle détacha Joséphine, qui se précipita dans le salon. Louise était assise au coin du feu avec à ses pieds Fifi,

son pékinois blanc impeccablement toiletté. Tout excités de se retrouver, les deux chiens se mirent aussitôt à jouer.

— Bonne année, ma chère ! lança Gaëlle en se penchant pour embrasser son amie.

Elle se laissa tomber dans son fauteuil habituel, arborant un grand sourire. Elles en avaient passé, des après-midi et des soirées, à parler du musée, de leurs enfants ou de leurs derniers projets, confortablement installées devant cette cheminée...

— Félicitations ! s'exclama alors Louise avec un plaisir sincère.

Gaëlle parut surprise.

— Félicitations pour quoi ? Pour être encore vivante à quatre-vingt-quinze ans en ce jour de nouvel an ? Dans ce cas, je te félicite aussi, répliqua-t-elle en riant.

Plus petite et plus ronde que Gaëlle, Louise avait un bon visage de grand-mère et paraissait presque aussi vieille que son amie malgré leur différence d'âge. Mais elle était, elle aussi, pleine de vie, ce qui expliquait sans doute pourquoi elles s'entendaient si bien. Pendant ce temps, les chiens se pourchassaient autour du salon : Joséphine s'était enfuie avec un jouet de Fifi.

— Tu n'as pas lu le journal, ce matin ? demanda Louise.

C'était pour sa part ce qu'elle faisait en premier dès le réveil. Les deux amies aimaient se tenir informées de l'actualité. Elles dévoraient par ailleurs un grand nombre de romans, qu'elles s'échangeaient ensuite. Daphné disait toujours que sa mère lui donnait des complexes, elle qui n'avait le temps de se plonger que dans des revues médicales.

— Je déteste lire le journal pendant mon petit déjeuner, répondit Gaëlle. Ça me déprime, toutes ces tragédies, ces crimes contre l'humanité, ces catastrophes naturelles... Je n'ai pas pris la peine de l'ouvrir ce matin.